Article de recherche original 821.133.1.09-31 Џебар А.
https://doi.org/10.18485/knjiz.2025.15.15.6

Daniela Ćurko, Vanna Apostolovski*
Université de Zadar
Zadar

La mémoire et le temps dans *Les Alouettes naïves* d'Assia Djebar

L'auteure analyse les thèmes de la mémoire et de l'identité dans le roman *Les Alouettes naïves* d'Assia Djebar, en basant son approche en premier lieu sur la sociologie de la mémoire de Halbwachs, et, pour le cas de l'analyse de la mémoire du personnage de Rachid, « l'homme déchiré », sur la théorie freudienne de la mémoire et du traumatisme.
Dans l'analyse de la mémoire des trois protagonistes du romans, Omar, le narrateur autodiégétique de l'histoire de son amitié avec Rachid, nous avons conclu que la mémoire d'Omar est le point de rencontre de sa mémoire du couple d'amis qu'il formait avec Rachid, la dernière coïncidant en partie avec leur mémoire de famille, avec la mémoire des opposants du régime colonial, toutes étant intériorisées et intérieures. La mémoire de Nfissa est, à son tour, au croisement des mémoires dont les plus prégnantes sont la mémoire familiale, celle que nous nommons la mémoire des femmes du patio, et la mémoire des maquisards. Quant à Rachid, sa mémoire est refoulée, comme conséquence de ses expériences traumatiques dont la première et la plus décisive était la mort de sa sœur Zhor.
Finalement, la dernière partie de l'article propose une réflexion sur les rapports des temps des diverses mémoires collectives d'Omar et de Nfissa, en concluant que dans certains cas de figures, nous avons remarqué le phénomène, étudié par Halbwachs, des « faisceaux » de temps (Namer 1997).

Mots-clés : Djebar, Halbwachs, mémoire collective, trace, temps

1. Introduction

Les Alouettes naïves (1967), le dernier des quatre romans d'Assia Djebar considérés comme ses romans de jeunesse, est une œuvre qui annonce déjà la thématique principale de ses œuvres de maturité, en ce que s'y sont

* dcurko@unizd.hr ; https://orcid.org/0009-0005-8777-0415;
vanna.apostolovska@gmail.com ; https://orcid.org/0009-0004-7169-9995

enchevêtrés les thèmes de la mémoire individuelle et collective, de l'identité et des séquelles qu'y laissent les traumatismes, notamment ceux de la guerre. Les thèmes de la mémoire et de l'identité dans l'œuvre romanesque de Djebar sont, entre autres, traités par Jenny Murray, qui dédie le premier chapitre de son ouvrage *Remembering the (Post)Colonial Self. Memory and Identity in the Novels of Assia Djebar*[1] à l'étude des œuvres de jeunesse de la romancière, dont *Les Alouettes naïves* (Murray 2008 : 31–51). Murray y adopte l'approche philosophique en s'appuyant sur la pensée de Saint Augustin sur la mémoire, exposée dans les Livres X et XI de ses *Confessions*. Quant aux autres études des *Alouettes naïves*, c'est à la problématique du temps et de la temporalité que Denise Brahimi (Brahimi 2008 : 129–141) a consacré un article.

À la différence des ouvrages cités, nous aborderons le thème de l'identité et de la mémoire, individuelle et collective, en nous appuyant sur la sociologie de la mémoire et notamment ses ouvrages clés, *La Mémoire collective* (1950 et 1997) et *Les Cadres sociaux de la mémoire* (1925 et 1994) de Halbwachs, ce dernier ouvrage étant d'ailleurs celui où le sociologue français a introduit le concept de la mémoire collective. Ensuite, nous aborderons le thème de la mémoire du point de vue de la psychanalyse de Freud et de ses exégètes pour analyser la mémoire de Rachid, « l'homme déchiré » (*AN* : 362) qui est, avec Nfissa et le narrateur Omar, un des trois protagonistes du roman.

1.1. La mémoire individuelle, point de rencontre des mémoires collectives

John Locke définit l'identité d'une personne par sa conscience (angl. *Mind*),[2] terme qu'il avait d'ailleurs introduit et inventé (cf. Ricœur 2000 : 123), et celle-ci « par sa mémoire et par sa capacité à rendre des comptes à elle-même » (*Ibid*. : 124).

En s'opposant à l'individualisme psychologique de Bergson, dont il était l'élève, Maurice Halbwachs aborde la mémoire en sociologue, en prenant en compte le rôle de la collectivité et donc des mémoires collectives dans la formation du Moi et dans la constitution de la mémoire individuelle. Tout en adoptant l'idée de la mémoire comme conscience, son apport original est non seulement d'introduire la notion de la mémoire collective, mais de postuler une nouvelle définition de la conscience individuelle – et donc de la mémoire individuelle. Selon Halbwachs, la conscience individuelle n'est point isolée, enfermée en elle-même**,** mais elle participe à un degré plus ou

[1] *En se souvenant du Soi (post)colonial : Mémoire et identité dans les romans d'Assia Djebar* (ma traduction).

[2] Locke affirme que « la conscience fait l'identité personnelle » (Locke 1983 : livre II, ch. XXVII, § 10).

moins important à un certain nombre de mémoires collectives. Une mémoire collective est « la mémoire d'un groupe [sociétal] » (Halbwachs 1997 : 97), la mémoire d'*une* société,[3] et elle concerne les événements ou les personnes dont ce groupe conserve le souvenir. L'apport original de Halbwachs à la notion de mémoire est qu'il postule donc « le collectif comme l'essence de la mémoire » (Namer 1997 : 265). Ainsi la pensée de Halbwachs part-elle d'une mémoire psychologique vers une mémoire culturelle. Le sociologue précise : « Nous dirons volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change selon la place que j'y occupe et que cette place elle-même change selon les relations que j'entretiens avec d'autres milieux. » (Halbwachs, p. 94–95, cité par Ricœur 2000 : 151).

Le sociologue oppose ainsi la mémoire collective d'un côté à la mémoire individuelle, les deux étant intériorisées, et de l'autre côté, à la mémoire historique.[4] Toutefois, Halbwachs conclut que la mémoire individuelle est presque inexistante car « on ne se souvient jamais seul » (Ricœur 2000 : 148). En effet, nos souvenirs qui nous semblent être les plus personnels sont ceux qui ont été formés par l'interaction complexe de plusieurs mémoires collectives : c'est la complexité de leur genèse qui laisse l'impression que ces souvenirs sont individuels et uniques.

Vu que tout individu fait partie d'un nombre plus ou moins grand de groupes sociétaux au cours de sa vie, Halbwachs développe « l'idée d'une conscience qui enveloppe en son intériorité une pluralité des mémoires collectives virtuelles » (Namer 1997 : 264). La conscience individuelle n'est donc « que le lieu de passage de ces courants [de pensées collectives] » (Halbwachs 1950 et 1997 : 190), le *moi* étant le point de rencontre de plusieurs mémoires collectives[5] intériorisées qui sont en interaction et qui restent toutefois indépendantes l'une de l'autre, comme il le précise dans le IV^e^ chapitre « La mémoire collective et le temps » de *La Mémoire collective* (Ibid : 143–192). C'est davantage la définition de la mémoire individuelle plutôt que la seule notion de mémoire collective qui constitue l'apport original de Halbwachs. Le sociologue définit donc la mémoire individuelle et l'identité

[3] Halbwachs souligne que deux personnes forment déjà une société (cf. Namer 1997 : 272).

[4] La mémoire collective, dont le cadre est un groupe sociétal, est vivante, intérieure et intériorisée, alors que la mémoire historique, ayant pour cadre la nation, est extérieure, et englobe un passé vu comme mort, comme précisément du passé (cf. Halbwachs 1997 : 97–142).

[5] Il faut spécifier que la mémoire collective concerne les divers groupes constituant la nation, et non pas la nation elle-même, et qu'elle représente le groupe vu du dedans. Dans sa définition de la mémoire collective, Halbwachs l'oppose à la mémoire historique, ou à l'Histoire, comme suit : « C'est un courant de pensée continue, d'une continuité qui n'a rien d'artificiel, puisqu'elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant ou capable de vivre dans la conscience du groupe qui l'entretient. Par définition, elle ne dépasse pas les limites de ce groupe. » (Halbwachs 1997 : 131).

personnelle comme le croisement des mémoires collectives et des mondes culturels intérieurs qui y coexistent et dont la conscience opère le choix, en actualisant l'une ou l'autre des mémoires collectives, en fonction des besoins ou des exigences du présent :

> « Mais nous dirons plus exactement que notre moi actuel n'est que le lieu de rencontre d'un certain nombre de témoins donc chacun est sans doute le même mais dont chacun, en même temps, parle au nom d'un (groupe). » (Halbwachs 1950 et 1997 : 51, variante 1).

Nous commençons l'étude de la mémoire dans *Les Alouettes naïves* par l'analyse de la mémoire d'Omar, le narrateur autodiégétique du récit de son amitié avec Rachid, son parent et meilleur ami d'enfance et de jeunesse. Puis nous étudierons la mémoire de Nfissa et celle de Rachid, en soulignant que le cas de la mémoire de Rachid est à part : sa mémoire étant en partie refoulée et inconsciente, nous aurons recours à la pensée de Freud pour l'analyser. En dernier lieu, nous étudierons le rapport et la corrélation entre les temps des mémoires collectives de Nfissa et d'Omar.

2. La mémoire d'Omar

La mémoire familiale d'Omar coïncide en partie avec la mémoire du couple d'amis qu'il formait avec Rachid,[6] parce que lors de ses études au lycée, Omar avait été accueilli à Alger par la famille de Rachid, dont le père était son demi-oncle paternel.

La mémoire du couple des deux amis regroupe les plus saillants des souvenirs d'enfance et d'adolescence ayant valeur, pour la plupart d'entre eux, de véritables rites de passage, comme le souvenir de circoncision commune. Omar le narrateur se souvient que c'était en compagnie de Rachid qu'il a fait pour la première fois ce qui lui a fait découvrir la sexualité, la mort, la nature humaine, et la société : ainsi, à la mort de Zhor, sœur de Rachid, les deux amis ont-ils commis « le premier péché : prendre de l'alcool dans notre bonne ville musulmane » (*AN* : 87). Puis, vers dix-huit ans, Omar a eu sa première expérience érotique et sexuelle grâce à Rachid qui l'avait emmené chez Madame Roberte, à l'unique bordel de la Casbah. Ensuite, c'était toujours Rachid qui l'avait emmené, après leurs retrouvailles aux frontières algéro-

[6] Ce n'est que dans la troisième partie du roman, et notamment à la page 291, que l'on apprend le nom de famille de Rachid, Abdeljeffar.

tunisiennes, chez deux danseuses à Tunis, deux « alouettes naïves »[7] dont la plus jeune, Samia devint la maîtresse d'Omar.

D'autres souvenirs faisant partie de leur mémoire collective sont ceux où les deux amis, mis face à l'altérité, ont appris à l'accepter : c'est le cas de leur amitié commune, quand ils avaient environ six ans, avec Bou Kabous, « mangeur de scorpions » (*AN* : 50), un mendiant errant, et surtout leur amitié avec les prostitués du bordel, en particulier avec Meriem, « la putain au prénom chaste et au regard triste » (*AN* : 57), qui devint la première maîtresse d'Omar, qu'il désignait même comme sa « première épouse » (*AN* : 127) et dont il évoque la mort précoce d'une pleurésie, et les funérailles qu'il avait organisées avec Rachid.

Et finalement, la mémoire des amis recouvre chez Omar les souvenirs de son amour pour Nfissa, femme inaccessible car épouse fidèle et dévouée de Rachid. Nfissa, femme idéalisée, seul amour véritable d'Omar, devant laquelle le jeune homme s'était agenouillé pour lui faire sa déclaration dans un élan de passion, sera aussi la raison pour laquelle Omar décidera de rompre sa vieille amitié avec Rachid, conscient qu'il lui faudra désormais éviter à la fois Nfissa et son époux.

Si se souvenir des autres signifie avoir gardé le contact, ne serait-ce qu'en pensée, avec eux, avec le groupe dont ils faisaient partie,[8] alors pour Omar, le narrateur, nous narrer le récit de son amitié avec Rachid révèle sa nostalgie de l'amitié perdue et le désir de retrouver, par et dans son récit, la complicité avec son grand ami, avec celui pour qui il avait été, le temps de leur enfance et de leur jeunesse, son « frère » (*AN* : 56). Malgré la rupture en apparence définitive de son amitié avec Rachid, narrée dans les derniers

[7] Comme nous l'explique la romancière dans sa Préface des *Alouettes naïves* (*AN* : 7), le titre du roman, polysémique, se réfère au surnom utilisé par les soldats pour désigner les danseuses d'une tribu jadis célèbre comme tribu guerrière, mais laquelle était, à l'époque de l'entre-deux-guerres, dans la phase de la décadence, suite à la colonisation française. Rachid se sert de la même expression pour parler avec affection de Nfissa, son épouse (cf. AN : 482). L'on sait la signification de l'image de l'alouette dans la poésie des troubadours, par ex. dans le poème de Bernard de Ventadorn « Quand vei la lauseta mover » [Quand je vois l'alouette mouvoir] où l'oiseau représente la métaphore de la femme qui se donne entièrement au plaisir d'amour, à la différence de la dame insensible pour laquelle languit le poète (Fabre 2010 : 124–127). Par conséquent, l'expression « les alouettes naïves », polysémique, dit, par une Djebar féministe, l'acceptation de l'autre, son droit à l'amour, le respect et la valorisation de la femme quel que soit son statut social, malgré la dépréciation des femmes comme la danseuse Samia dans une société patriarcale.

[8] Dans sa réflexion sur l'oubli, Halbwachs postule que l'on ne peut évoquer un souvenir qu'à la condition de faire toujours partie, ne serait-ce qu'en pensée, du groupe dans le cadre duquel le souvenir a été engendré, d'être capable d'adopter son point de vue et de s'identifier avec lui. Il précise : « Quand nous disons que l'individu s'aide de la mémoire du groupe, il faut bien entendre que cette aide n'implique pas la présence actuelle d'un ou plusieurs de ses membres. En effet je continue à subir l'influence d'une société alors même que je m'en suis éloigné : il suffit que je porte avec moi dans mon esprit tout ce qui me met en mesure de me placer au point de vue de ses membres, de me replonger dans leur milieu et dans leur temps propre, et de me sentir au cœur du groupe. » (Halbwachs 1997 : 182). Si tout lien est vraiment interrompu avec la collectivité, si plus rien concernant le groupe ne répond à l'intérêt actuel de la personne, alors on ne se remémore plus.

chapitres du roman, bien que, dans sa nouvelle vie aux frontières et ses nouvelles préoccupations, l'Omar du début du roman semble avoir entièrement oublié Rachid et leur grande amitié, l'évocation de leur mémoire commune – par et dans la narration, avatar de l'écriture – atteste que le groupe d'amis inséparables qu'il formait avec Rachid existe encore. Et c'est à travers et par ses souvenirs de leur amitié, et donc par le récit qui le thématise, qu'Omar, le narrateur, rétablit le lien avec son ami, malgré la séparation, malgré l'absence, ce lien qui n'avait jamais été entièrement rompu, sinon il n'y aurait pas de trace,[9] pas de « semence de remémoration » (Halbwachs 1997 : 55), qui est la condition nécessaire de la persistance ou de l'évocation du souvenir.

L'autre mémoire intériorisée d'Omar est la mémoire des opposants politiques au régime colonial. Partisan de l'indépendance de son pays, Omar avait été emprisonné en France avant la guerre de l'Indépendance, et il partageait ainsi la mémoire collective des opposants politiques au régime colonial, qu'il évoque en narrant le récit de son séjour en prison, au premier chapitre de la troisième partie du roman, « Aujourd'hui ». Toutefois, par certaines de ses réflexions, déjà à l'époque, il se démarquait des points de vue de ceux qu'il désigne comme « frères » (*AN* : 227), montrant son désaccord avec leur idée du rôle de religion dans leur combat : Omar avait refusé de se joindre à la prière commune, alors que la religion était présentée comme « un facteur de solidarité nationale » (*Ibid.*: 229). On le menaça, et il n'était accepté que grâce à la protection, à l'autorité et au charisme d'un prisonnier de longue date, Belkacem, profondément respecté de tous pour son passé de manifestant nationaliste à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

2. 1. Le cas de Nfissa : l'enchevêtrement de la mémoire familiale, de la mémoire des maquisards, et de celle des femmes du patio

Nfissa, double de la jeune Djebar,[10] est le personnage du récit autodiégétique narré par Omar, et l'héroïne d'un second récit, raconté par un narrateur extradiégétique ayant recours à la focalisation interne – en occurrence le point de vue de la jeune femme, et dont le sujet est précisément le passé et la mémoire de Nfissa, étudiante et maquisarde, les deux récits étant

[9] Dans le même paragraphe (voir la note *supra*) Halbwachs précise qu'il faut qu'une personne, ou un événement ait laissé la trace dans la mémoire [consciente de la personne et son groupe : Halbwachs, en sociologue, ne s'intéressant pas à l'inconscient], et c'est le cas de la personne ou de l'événement qui répond toujours à un intérêt, un besoin ou une préoccupation du groupe : « On y trouve [dans le temps collectif] inscrite ou indiquée la trace des événements ou des figures d'autrefois dans la mesure où ils répondent et répondent encore à un intérêt ou à une préoccupation du groupe. » (Halbwachs 1997 : 55).

[10] Nfissa lui ressemble déjà par sa vie, sa double culture, algérienne et française, et même son aspect physique : « […] elle, toujours si longue et presque maigre, silencieuse, les yeux démesurément ouverts » (*AN* : 19).

enchevêtrés dans l'architecture du roman. La mémoire de Nfissa est un point de rencontre de la mémoire familiale, de la mémoire des maquisards, ainsi que de la mémoire que nous nommons la mémoire « des femmes du patio », et la mémoire du village.

Chez Nfissa, la mémoire des maquisards évoque surtout un événement douloureux : la mort de Karim, son fiancé, tué avec quatre autres maquisards. Cette mémoire peut en partie coïncider avec la mémoire des femmes : c'est le cas, par exemple, quand, en se remémorant son passé au maquis, l'étudiante se rappelle avoir dansé souvent, le soir, dans une cabane du douar avec les villageoises qui y étaient rassemblées.

Le narrateur accorde une valeur particulière à la mémoire des femmes qui est souvent enchevêtrée avec la mémoire familiale chez Nfissa, comme dans le cas de ses souvenirs des danses et autres réjouissances lors des fêtes de mariage, l'été de ses seize ans dans sa ville d'origine, ou de ses souvenirs du bain maure le jeudi, lieu privilégié de la complicité des femmes de leur village, mais aussi lieu mythique des premiers souvenirs d'enfance de Nfissa, lieu surtout évoquant l'image de la mère, sa tendresse, sa beauté et son élégance. Quant à ces fêtes de mariage, Nfissa se souvient avoir aimé danser seule, au centre du patio, et avoir pu même assister, voilée, et un peu à distance, à la danse des Européens, en compagnie de ses tantes et autres parentes de Cherchell. Cela leur aurait été impossible dans d'autres villes, aux mœurs plus patriarcales que ne l'étaient ceux de la Césarée, ville dont la population était d'origine andalouse.

L'épisode du bain maure[11] est un autre exemple de l'enchevêtrement complexe des mémoires collectives intérieures et intériorisées dans la mémoire individuelle du personnage. La première mémoire réactualisée dans ce récit est la mémoire familiale, puisque le bain maure, souvenir particulièrement chéri par Nfissa du temps de son enfance, lui rappelle sa mère, alors si jeune et si belle, et qu'il est révélateur de la relation tendre et harmonieuse entre la mère et ses fillettes. Le bain était l'une des occasions privilégiées pour les fillettes d'admirer l'élégance et la beauté de la mère, qui, citadine de Césarée, était la seule des clientes du bain maure du village à avoir un coffret de bain précieux, un véritable objet esthétique. La seconde mémoire actualisée est la mémoire des femmes, le rituel du bain hebdomadaire au bain turc, décrit en maints détails et représenté comme un rituel voluptueux, était apprécié à la fois pour la convivialité et les contacts sociaux entre les clientes du bain, bourgeoises dont c'était la seule sortie autorisée de la semaine, la seule fois où elles pouvaient quitter la maison, en dehors des fêtes de mariage évoquées *supra*, plus rares, évidemment. Et finalement, il y a la mémoire du village : le

[11] Les souvenirs du bain maure sont narrés au cinquième chapitre de la première partie du roman (cf. *AN* : 141–157).

bain maure était le lieu où les femmes échangeaient des potins, tout comme les nouvelles des événements importants pour la vie sociale et la mémoire de la communauté entière – les noces, les enterrements et les circoncisions.

Et si le narrateur insiste sur les souvenirs de Nfissa concernant ces fêtes, ou sur les souvenirs de Nfissa se rappelant sa mère l'emmenant avec Nadjia, sa petite sœur, au bain maure, s'il insiste donc sur les souvenirs relevant de la culture arabe et orientale, c'est pour suggérer, nous semble-t-il, que, malgré le parcours différent choisi par son père Si Othman, malgré son accès aux études et même aux études supérieures, interdites à ses cousines, et même à ses deux sœurs aînées, malgré le fait qu'elle ne portait qu'exceptionnellement le voile, Nfissa fait toujours partie du groupe des siens, des femmes de sa famille, des femmes du patio, et par-delà, de sa culture, et qu'elle continue à en partager la plupart des valeurs, car, comme le souligne Gérard Namer, « au cœur de la remémoration il restait l'expérience fondamentale d'un sens partagé par je et par les autres. » (Namer 1997 : 264).

2. 2. La mémoire de Rachid, « homme déchiré »

Dans le cas du personnage de Rachid, héros de guerre de l'Indépendance, qu'Omar pressent être un « homme déchiré » (*AN* : 362), ce sont la mémoire familiale et la mémoire des maquisards qui nous intéressent particulièrement. Or, il faut souligner qu'à cause du procédé de la focalisation externe utilisé pour approcher ce personnage, le lecteur n'a jamais accès aux pensées de Rachid, mais uniquement aux paroles, gestes et actes de ce personnage renfermé et introverti, si bien que le lecteur ne peut qu'émettre des conjectures concernant la mémoire du protagoniste.

Une partie de la mémoire de Rachid n'est pas consciente : elle est refoulée,[12] suite à ses expériences traumatiques, et le contenu de celles-ci ne sera entièrement révélé par Rachid que dans la troisième partie du roman, intitulée « Aujourd'hui ». Il faut souligner que ces expériences traumatiques ne sont pas seulement celles qu'il a vécues pendant la guerre, la première et probablement la plus douloureuse étant la mort précoce et tragique de Zhor, sa sœur bien aimée, et même avant cela, le mariage de celle-ci, vécu par Rachid comme un sacrifice de sa sœur qui n'avait que seize ans quand on l'avait donnée au fils d'un riche propriétaire des hauts plateaux.

Pour analyser la mémoire de Rachid, il nous faut recourir à la pensée de Freud, car on remarque chez Rachid une véritable compulsion de répétition,[13]

[12] Le refoulement est un processus pathogène ou pathologique où la censure défend à une pulsion (ou à un souvenir de l'expérience traumatique) de se manifester et de devenir consciente, si bien que la pulsion reste inconsciente, et se manifeste en tant que symptôme (cf. Freud 1922 et 1961 : 275).

[13] La compulsion de répétition est le symptôme d'une névrose. Freud dédie son essai *Au-delà du principe*

qui se manifeste dans les symptômes tels que les cauchemars dont il souffre, ou son fréquent recours à l'alcool, ce penchant à boire étant la conséquence de ce que Freud appelle le retour du refoulé.[14] Rachid est un homme qui souffre, l'échec du refoulement produisant toujours une grande souffrance (cf. Harrus-Révidi 2012 : 46). Et, l'alcool levant les inhibitions, ce n'est que lorsqu'il s'enivre que Rachid peut verbaliser son expérience traumatique, s'ouvrir à l'autre, à ses proches, en l'occurrence à Omar ou à Nfissa. Ainsi, lors d'une soirée entre amis à l'Aquarium, leur café habituel à Tunis, ayant appris que Rachid venait de leur pays, le vieux garçon de café voulut-il se renseigner sur le sort des siens – des gens de son douar d'Ouled-Brahim. Rachid le rassura en lui disant que tous les habitants du douar étaient évacués vers la plaine et logés dans des centres spéciaux. Puis, ce soir-là, l'ami d'Omar quitta le cercle de leurs amis plus tôt que d'habitude, sans explication. Une fois rentré chez lui, Omar, chez qui Rachid logeait provisoirement, retrouva son ami ivre, ayant bu, entre temps, une bouteille entière : celui-ci finit par lui avouer que seulement les femmes et les enfants avaient été évacués, alors que les hommes du douar étaient tous morts, tués, et qu'il les connaissait tous.

Si Rachid reste fixé, comme « cloué » à son passé traumatique et traumatisant évoqué ci-dessus, s'il revit ces souvenirs douloureux avec la même intensité comme si c'était la première fois, c'est parce que « les processus psychiques inconscients sont en soi *intemporels* » (cf. Freud 2010 [1981]: 79) et qu'« ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien et que la représentation du temps ne peut leur être appliquée. » (Ibid.)

3. La mémoire collective et le temps : le regard de Nfissa ou le temps du souvenir

Ce roman de la mémoire et du souvenir offre maints exemples de l'enchevêtrement des mémoires collectives intérieures des personnages dans et par le souvenir, et, par conséquent, de l'enchevêtrement des temps collectifs. Nous en relevons quelques-uns des plus complexes.

Au second chapitre de la première partie du roman, intitulée « Autrefois », le narrateur présente les perceptions et les souvenirs de Nfissa,

de plaisir à l'étude de la compulsion de répétition comme réponse de l'individu à un événement ou une situation traumatique, prenant comme exemple le cas de son petit-fils, l'enfant en bas âge, qui devait faire face à l'absence de la mère, ce qui est traumatisant pour un petit enfant (cf. 2010 : 50–58).

[14] « Le refoulement est nécessaire et fécond chez tous les êtres humains, et aboutit, quand tout va bien, à une formation de substitut […] ou, au contraire, quand se profile, dans les circonstances précises, un retour du refoulé, il produit des symptômes. » (Harrus-Révidi 2012 : 46).

le soir du retour à la maison paternelle, en ayant recours à la focalisation interne. Avant de s'endormir, l'héroïne se rappelle son emprisonnement au camp militaire, la visite que son père lui avait rendue en prison, et au cours de laquelle le père, d'habitude digne et réservé, s'était mis à pleurer devant elle. Puis, elle se rappelle avoir revu en mémoire, dans l'isolement et la solitude de la prison, la matinée de la mort de Karim, son fiancé, tué avec quatre autres maquisards.

Ensuite, alors qu'elle s'endort dans le grand lit à baldaquin de la demeure paternelle, dans la chambre contiguë à la salle de séjour et qui n'en est séparée que par un rideau, Nfissa se souvient des nuits de ramadan de son enfance, quand, couchée dans le même lit que Nadjia, sa sœur cadette, et leur aïeule octogénaire, elles entendaient les adultes levés avant l'aube et qui étaient déjà en train de manger, autour d'un véritable festin. Ensuite, l'héroïne se souvient d'un incident survenu plus tard, lors de sa première ou seconde année d'études, quand elle eut très peur : c'était lors de son départ pour le maquis avec Karim, quand leur voiture a été arrêtée par les militaires pour un simple contrôle.

Dans ce chapitre la conscience de la jeune héroïne devient donc un point de rencontre de plusieurs mémoires collectives intérieures et intériorisées déjà évoquées *supra* : la mémoire familiale ou la mémoire d'enfance, la mémoire des maquisards, la mémoire religieuse (puisqu'un souvenir heureux évoque les nuits de ramadan à la maison paternelle), et la mémoire du couple qu'elle formait avec Karim. Ce va-et-vient constant entre les mémoires différentes implique aussi une temporalité complexe, chaque mémoire ayant son propre temps, les temps des différents groupes étant « impénétrables l'un à l'autre » (Halbwachs 1997 : 189).[15] Selon Gérard Namer, il y a là un véritable « faisceau » (1997 : 265) des temps différents.

L'épisode du bain maure, déjà analysé *supra*[16], offre un autre cas intéressant pour l'analyse des rapports entre les temps des mémoires collectives. Dans cet épisode, le temps de l'enfance y coexiste, il est contemporain du temps présent, parce que la Nfissa qui se souvient de son enfance est en même temps une Nfissa adulte qui accompagne de nouveau sa mère au bain, comme elle le faisait jadis. Si se souvenir, « c'est retrouver le passé dans le présent » (Halbwachs 1997 : 236), l'héroïne qui se souvient est dans un présent trans-temporel : tel est le temps du sujet du souvenir, comme le souligne Gérard Namer.[17] Ce n'est ni le temps de son enfance – temps de la mémoire familiale,

[15] Halbwachs précise : « Ils subsistent d'ailleurs l'un à côté de l'autre. » (Ibid.)

[16] Cf. supra la section II.2. « Le cas de Nfissa. »

[17] Namer, postfacier de *La Mémoire collective* dans l'édition Albin Michel et exégète de la pensée de Halbwachs, précise à propos du temps du souvenir : « […] je ne suis ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans un futur, quand je me remémore je suis dans une espèce de présent trans-temporel. Et la

ni uniquement le temps des maquisards – temps de ce retour du séjour en prison – ce sont les deux simultanément.

4. En guise de conclusion : le rêve de Nfissa d'une mémoire intégrale

À la fin de la section dédiée à l'analyse des temps des mémoires collectives, nous nous permettrons une petite digression, concernant non plus les mémoires collectives de Nfissa déjà évoquées, mais peut-être sa mémoire d'écrivain, vu que le personnage est, nous l'avons déjà démontré supra, le double de la jeune Djebar. En effet, c'est la réflexion du personnage de Nfissa qui retient ici notre attention. Dans l'épisode du bain maure, Nfissa se dit que la trace la plus ancienne de sa mémoire, c'étaient précisément ses pleurs quand sa mère lui lavait les cheveux au bain turc du village, quand elle avait deux ou trois ans. Et l'adolescente de regretter que les images de son corps de jadis – de ce corps malingre de fillette – se soient perdues : « Où est-il le miroir qui, dans la mémoire, garderait intacts tous nos contours et nos images qu'à l'instar de nos actes, nous ne voyons jamais complets, ni même réels, les photographies n'étant que mouvements brisés, entrechoqués. » (*AN* : 148)

Il nous semble que cette réflexion sur le temps et la mémoire faite par le personnage de Nfissa exprime le rêve d'une mémoire intégrale, une mémoire où rien ne serait perdu, et qui, archivage total, ressemble à l'inconscient bergsonien. En effet, à la différence de Halbwachs qui pense la mémoire comme une reconstruction[18] ou plutôt une reconstitution[19] du passé, Bergson considérait la mémoire comme une conservation intégrale : « Le point original, le passage à la limite proprement métaphysique dans son œuvre consisterait alors surtout dans le fait de considérer que cette conservation est immédiate, intégrale et indéfectible […] » (Forest 2012 : 33).

Nfissa exprime le regret qu'une telle mémoire n'existe point, elle regrette l'incomplétude de la mémoire, son côté lacunaire, imparfait. Or,

première dimension du temps c'est ce vécu trans-temporel : j'ai rendu présent par la mémoire collective l'expérience passée comme co-présente à l'expérience présente. Ce n'est pas une confrontation, c'est une expérience d'identité. Je suis le même qui me souviens du temps où j'étais avec ceux dont je me souviens. » (Namer 1997 : 286)

[18] Halbwachs précise : « […] le souvenir est dans une très large mesure une reconstruction du passé à l'aide de données empruntées au présent […]. » (Halbwachs 1997 : 119).

[19] D'après Halbwachs, la mémoire reconstitue le passé, ce verbe dénotant la part de l'incertain et de l'hypothétique que comprend le processus de la reconstitution, et le rôle de l'imagination, que l'on sait être « maîtresse d'erreur et de fausseté » (Pascal 1976 : 72, pensée n° 82–44). « Le renversement de *La Mémoire collective* c'est qu'il ne s'agit plus de dire que le souvenir est une reconstruction faite du passé en fonction du présent : c'est bien plutôt une reconstitution du passé ; c'est essentiellement une reconstruction du présent en fonction du passé. » (Namer 1997 : 272).

la mémoire comme reconstruction du passé, c'est l'entreprise d'Omar le narrateur, qui ne peut que reconstituer et nous restituer des bribes de son passé à partir des souvenirs qui lui reviennent des limbes de l'oubli, souvenirs réactualisés par la rencontre inopinée du vieil ami d'enfance. C'est également l'entreprise du narrateur extradiégétique de l'histoire de Nfissa qui jamais ne nous donne l'histoire entière et chronologique de la vie de son héroïne.

Bibliographie

Bergson, Henri, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : Flammarion, 2012.

Brahimi, Denise. « Ruptures et décalages : *Les Alouettes naïves* ». In : *Assia Djebar*, éd. Najib Redouane et Yvette Bénayoun-Szmidt, 129–141. Paris : L'Harmattan, 2008.

Djebar, Assia, *Les Alouettes naïves*, Paris : Juillard, 1967, Paris : Actes Sud, 1997. Abréviation utilisée : *AN*.

Fabre, Paul, éd., *Anthologie des troubadours*, Orléans : éd. Paradigme, 2010.

Forest, Denis. Introduction in : *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Henri Bergson, 5–46, Paris : Flammarion, 2012.

Freud, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris : éd. Payot, 1922, 1961 (coll. « Petite bibliothèque Payot », n°16)

Freud, Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Payot & Rivages, 1981 et 2010.

Halbwachs, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Alcan, 1925, réed., Albin Michel, 1994.

Halbwachs, Maurice. *La Mémoire collective*. Paris : PUF, 1950 ; Albin Michel, 1997.

Locke, John. *Essai concernant l'entendement humain* (1694), Paris : Vrin, 1983.

Murray, Jenny. *Remembering the (Post)Colonial Self. Memory and Identity in the Novels of Assia Djebar*. Bern: Peter Lang, 2008.

Namer, Gérard. Postface in *La Mémoire collective*. Maurice Halbwachs, 237–295. Paris : PUF, 1950 ; Albin Michel, 1997.

Ricœur, Paul. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, 2000.

Daniela Ćurko, Vanna Apostolovski
Univerzitet u Zadru
Zadar

Originalni naučni rad

Sećanje i vreme u romanu *Naivne ševe* Asje Džebar

Članak analizira temu sećanja u romanu *Naivne ševe* Asje Džebar, pozivajući se na Albvašovu definiciju individualnog sećanja kao raskršća na kojem se ukrštaju pounutarnjena kolektivna sećanja. Tako smo prvo analizirali lično sećanje troje glavnih likova, Omara, Rašida i Nfise, pri čemu je Omar ne samo lik, već i autodijegetski pripovedač jedne od dveju narativnih potki koje struktura romana isprepliće − priče o svom prijateljstvu s Rašidom i sećanjima na njihovo zajedničko detinjstvo i mladost. Za Omarovo sećanje je značajno kolektivno sećanje koje je dijelio s Rašidom, ali i ono boraca za nezavisnost Alžira, dok je u Nfisinom slučaju najvažnije porodično sećanje i ono koje nazivamo sećanje „žena iz dvorišta". Kod Rašida je situacija posebna: kako je jedini od protagonista romana kojem se pristupa samo postupkom spoljašnje fokalizacije, njegovom sećanju čitalac nema direktan pristup, te će se u trećem, poslednjem delu romana otkriti da se kod Rašida radi o potisnutom sećanju kao posledici ratnih trauma. U tekstu se ujedno razmatra odnos vremena pojedinih kolektivnih svesti, pri čemu je kod složenog ukrštanja različitih kolektivnih sećanja u individualnoj svesti protagonista prisutan fenomen „snopova" vremena (cf. Namer 1997).

Ključne riječi : Džebar, Albvaš, kolektivno sećanje, trag, vreme

Daniela Ćurko, Vanna Apostolovski
University of Zadar
Zadar

Original Scientific Paper

Memory and time in Assia Djebar's novel *Les Alouettes naïves*

The article analyzes themes of collective memory and time in Assia Djebar's early novel *Les Alouettes nad'ves* basing its approach firstly on Halbwachs's sociology of memory, and, in the case of the protagonist Rachid's memory, on Freudian thought of trauma.

Halbwachs, contrary to Bergson, sees the individual conscience and the individual memory not as being limited to a person, and thus closed in itself, but as a meeting point of different collective memories, where the latter concept is defined as a memory of a particular social group.

The article author first analyzes the memory of Omar, Nfissa and Rachid, the three protagonists of the novel, commencing his analysis with the study of the memory of Omar, the autodiegetic narrator. Omar's individual memory is seen as the intersection of family memory, of collective memory he shares with Rachid, his closest friend, and of partisans for independence memory, all those collective memories being interior and interiorized. Moreover, the first two memories are closely interwoven, as Rachid is Omar's relative.

According to Halbwachs, the very existence of a recollection proves that all relationships with a particular social group have not been broken. Thus, although Omar had to break his long-term friendship with Rachid after having expressed his love to Rachid's wife Nfissa, Omar's recollections of Rachid, his telling us the story of their childhood and youth memories, recreate the bond between them. Thus, Omar who remembers, is not alone, but in a sense still makes part of the small group of two intimate friends he constituted with Rachid.

The most important collective memory concerning Nfissa's character is the family one in which her recalling her young mother's taking her and her sister to a ritual weekly bath in a Turkish hammam in their childhood has a privileged place. The family memory is interwoven with the memory of "women of patio", as the author article names the group including Nfissa's close and distant relatives, but also her mother and her two elder sisters, who were confined to their home since the age of eight. As in the above-mentioned case of Omar, Nfissa recollections, her memories, such as, for example, the memories of dances at women's gathering at wedding parties, prove that in spite of her being a university student, and an emancipated young woman to a certain degree, she stills has not broken all her bonds with those "women of interior". That implies that Nfissa, Djebar's double, has not broken her bonds with her ethnic, national and religious origin and background that still remain an important part of her identity.

In the case of Rachid, “divided man”, the external focalization denies the reader the access to this character’s thoughts. As a reader can only make hypothesis based on Rachid’s behavior, gestures and what this taciturn character chooses to say, it is only in the last chapters that it is revealed that Rachid memory is a repressed one, as consequence of his family and war traumas, where the first “trigger”, the first traumatic event was his young sister Zhor’s death during his adolescence. The inhibition failure is the source of Rachid’s great suffering and his nightmares. The unconsciousness being atemporal, Rachid’s traumatic past is not past nor dead at all, and it cannot fade away, diminish its force, nor be forgotten, but is always latent and thus tormenting him.
Each collective memory having its own particular time, the last subchapter of the article studies the correlations of those times, which create in some cases the “time cluster” (Namer 1997), as times of different collective memories are separate one from another.

Key words: Djebar, Halbwachs, collective memory, trace, time

Примљено 1. 9. 2025.

Одобрено 23. 9. 2025.